

# LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU  
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier  
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Georges AUBERT  
DIRECTEUR

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
2, Rue d'Amboise, 2  
LYON

ABONNEMENTS  
Lyon (un an)..... 12 fr. | Départements (un an)..... 14 fr.  
On reçoit les abonnements de trois et six mois  
Les Annonces sont reçues au Bureau du journal. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

VENTE EN GROS  
2, Rue d'Amboise, 2  
LYON

## LA FEMME DU DEMI-MONDE

### SOMMAIRE

- La Femme du demi-monde.....
- Célébrités lyonnaises (Burdeau).....
- Silhouette artistique (Mercier).....
- Portrait pastel (Jeanne Printemps).....
- Une histoire épouvantable.....
- Le Rire (poésie).....
- Echos des Quais et des Rues.....
- Nos Théâtres.....
- Nouvelles artistiques.....
- Revue des Cirques et Casino.....
- Charade, Enigme.....
- Petite Correspondance.....
- Bulletin financier.....
- Feuilleton : *Thaïs*.....

- GEORGES AUBERT
- LÉO RIP
- G. DUMORAIZE
- PAUL DE CHANDIEU
- ARMAND SILVESTRE
- ASMODÉE
- NIGRI
- GASTON
- O. FREVILLE
- MONTALB.
- LE SPHYX.
- X.
- CRISPI.
- PAUL DUMAS.

Nous rendrons compte de tous les ouvrages dont nous aurons reçu deux exemplaires.

Lyon s'amuse est en vente à Saint-Etienne, dépôt central chez M. CONSTANTIN, libraire, r. de la Comédie, 12, et dans tous les kiosques. A Valence, chez M. REY, r. Saint-Félix. A Nice, chez M. SALENGO, libraire. A Bourgoin, chez M. BEAU, route de Grenoble. A Grenoble, chez M. MOREL et dans tous les kiosques. A Voiron, chez M. ROBERT, place d'Armes.

### LA

## FEMME DU DEMI-MONDE

Quand Alexandre Dumas fils eut écrit son admirable comédie : *le Demi-Monde*, il fut fort surpris du sens que, par la suite des temps, un grand nombre d'écrivains et le public lui-même attribuerent à ce mot.

Le spirituel auteur de *la Dame aux Camélias* s'est, depuis, élevé en plaintes mélancoliques contre cette interprétation.

« De même, dit-il, qu'on a donné au sol découvert par Colomb le nom de navigateur qui n'y est venu qu'après lui, de même on devait donner à ce mot « Demi-Monde » une autre signification que celle qu'il a, et ce néologisme, que j'étais fier d'introduire dans la langue française, si hospitalière au XIX<sup>e</sup> siècle, sert à désigner par l'erreur ou l'insouciance de ceux qui l'emploient, la classe des femmes dont j'avais voulu séparer celles-là, ou tout au moins à confondre en une même catégorie très distincte et même très ennemie l'une de l'autre. »

« Etablissons donc, pour les dictionnaires à venir, que le « Demi-Monde » ne représente pas, comme on le croit, comme on l'imprime, la cohue de courtisanes, mais la classe des déclassées. »

« Il est séparé des honnêtes femmes par le scandale public, des courtisanes par l'argent. » Eh bien, M. Dumas s'est trompé, ce jour-là ou plutôt le temps qui consacre tout l'a trompé.

Le Demi-Monde n'est autre chose que la cohue des femmes qui ne sont pas strictement soumises au neuvième précepte de la Loi et aux règlements absolus du contrat social appelé mariage.

Cohue roulante, qui monte et qui descend de la pauvre grue du trottoir, grouillant dans les cloaques misérables, à l'horizontale superbe, dédaigneuse et riche, trônant dans ses somptueux boudoirs, autour de laquelle vit, meurt, obéit et commande toute une foule de vieux et de jeunes hommes.

C'est cet ensemble qui constitue le Demi-Monde dans le sens brutal du mot ; c'est-à-dire la moitié de tout. En effet, supprimez la femme irrégulière et son entourage, que reste-t-il ?

Et c'est ici que se dessine le rôle de la femme du Demi-Monde dans la société moderne.

Je prétends censeurs, qui croient toujours posséder les lois seules et vraies de la morale, s'imaginer avoir tout dit en les qualifiant de plaie de la société et en poussant même l'irrévérence jusqu'à les comparer aux trichines.

Ce sont là des impertinences bien gratuites ; car elles sont tout au plus la soupape de sûreté de la chaudière sociale, issue par laquelle s'échappe un trop grand nombre d'atmosphères.

Si elles sont une plaie, elles ne le sont que comme la ventouse, le sinapisme ou le cautère, plaie factice, destinée à opérer une déviation

hémorrhéique pour rétablir la circulation et sauver tout le corps au prix d'une légère douleur.

Donc, si elles sont un mal, elle sont un mal nécessaire, mais avant tout, elles sont une force équilibrante.

Dans ce grand laboratoire qui s'appelle la terre, il n'y a rien qui n'ait son utilité. Que l'on considère les substances inorganiques ou organiques, la flore ou la faune, les mêmes causes amenant toujours les mêmes effets, il n'est rien qui ne concoure à rétablir un équilibre toujours prêt à se rompre.

C'est ainsi que les condors, en Amérique, les chacals, en Afrique, préviennent la pestilence de l'air en débarrassant le sol des cadavres ; c'est ainsi qu'à la suite des armées, on voit, après une bataille, surgir tout à coup et de toutes parts, des nuées de corbeaux et des troupes de loups.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, grisettes, elles débarrassaient d'une exubérance de richesse les traitants, les financiers, les fermiers-généralistes, accomplissant à leur tour un grand acte économique et politique préparant dans la mesure de leurs moyens la grande Révolution.

Sous la première République, patriotes, vivandières, sœurs de charité, elles suivaient nos armées en relevant les simples ouvrières, heureuses d'un bonnet à rubans, d'une robe de cotonnade, d'un rayon de soleil ou d'un baiser sous bois.

Depuis cette époque, certes, les mœurs sont considérablement changées. Mais qu'on les appelle grisettes, lorettes, cocottes, courtisanes, grues, filles de brasseries, horizontales, catapultueuses ou momentanées et tout ce que vous voudrez, ça importe peu ; la conséquence de leur existence est toujours la même ; leur rôle éminent utile ne saurait être nié.

Il a même été dit : la cocotte remplit ici-bas une mission providentielle et sociale ; le fait est indiscutable.

Nées spontanément des fortunes rapides, colossales et scandaleuses. On l'a bien vu aux beaux jours de l'Union Générale — ne sont-elles pas là pour prouver de la prospérité publique et de la fortune exorbitante de quelques-uns ? Ces fortunes, me direz-vous, sont des anomalies qui ont parfois des origines louches. Mais quels que soient les moyens qui ont servi à les accumuler, ce qu'il importe, c'est qu'elles servent au plus grand nombre de citoyens possible.

C'est vraiment là, plus encore, que se démontre l'utilité de la femme demi-mondaine, elle établit une espèce de drainage par où s'écoule le trop plein des caisses regorgeantes de l'or parfois volé, et tend à la circulation et au mouvement ce même or caché qui crouissait inutilement dans les poches crevantes de l'avare — qui se fait prodigue pour elle.

Elles arborent et consomment de luxueuses toilettes, c'est bien elles encore que l'on voit aux premières places de nos théâtres, comme elles bondent les cafés-concerts dont elles sont la plus claire clientèle, quittes à s'entendre gratifier, dans ces établissements, d'épithètes plus ou moins agréables, par des monteurs de scies qui, souvent, n'ont rien de spirituel.

Agents actifs de transactions, elles ont, selon le mot de je ne sais plus quel homme d'esprit : le rôle du jardinier niveleur de taupinières. Que deviendraient sans elles toutes ces industries luxueuses, qui sont la gloire du commerce français et qu'elles fécondent de leurs prodigalités, sans même garder pour elles — cigales imprévoyantes — un peu de cet or qu'elles font couler.

On les accusera de dépravation et de scandale, souvent. Mais, à qui la faute ? Si non à l'homme, toujours — lui, le plus fort — qui prépare leur chute et la précipite encore, en leur demandant, en les obligeant même à des raffinements qu'elles réprouvent d'abord, tant ils sont dégoûtants, mais auxquels elles finissent toujours par succomber.

Interrogez-les sur le premier pas, toutes vous adresseront la même réponse : courtisée d'abord ; puis lâchée.

Les exigences de la vie actuelle sont impérieuses, d'ailleurs ; allez donc vous accommoder d'une journée d'ouvrière et vivez d'un certificat de moralité.

Le travail des femmes est dérisoirement payé dans notre pays de France ; et puis, sont-elles seules, souvent ? Combien nourrissent les vieux parents, qui sont, là-bas, infirmes et pauvres, cioués devant le petit foyer de la chaumière.

Comme l'a dit encore Alexandre Dumas, elles exploitent le capital que leur a donné la nature ; et c'est leur droit d'en tirer le plus haut intérêt possible.

Aussi, je les déteste, ces pamphlétaires haineux, baveux et sans cœur, éunuques de la morale, sales types, qui déversent leur gourme sur les Demi-Mondaines et ne savent qu'insulter platement — lâcheté, s'il en fut une — des femmes sans défense.

Lyon est encore sous l'impression fâcheuse d'une feuille méchante, dont le rôle était de diffamer ; qui, sous des dehors spirituels et à l'ombre de la devise d'un grand maître de l'esprit français, cachait bien des turpitudes.

Certes, il y a malheureusement dans la presse, des gens qui ont fait et feraient encore des besognes que l'on peut qualifier d'infâmes ; mais à chacun ses responsabilités. Nous croyons qu'il est possible de railler, entre temps, les petites comédies du Demi-Monde, de les cingler même vertement, s'il le fallait, mais sans haine, sans fiel et avec toute l'indépendance dont ne saurait se départir tout écrivain soucieux de sa dignité, tant modeste soit-il.

Nous sommes persuadés que ces documents, simplement amusants pour le moment, serviront, dans l'avenir, au philosophe, à l'historien et au moraliste qui voudront étudier dans leurs replis secrets les mœurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

On aura beau dire et beau faire, tant qu'il y aura des imbéciles riches et des riches imbéciles, les cocottes ne seront pas rayées de la vie du monde.

Je n'ai pas la prétention de défendre ni de soutenir les femmes tombées. J'estime que le mieux est de passer indifférent, si on le peut, dans cette cohue agitée, de prendre son plaisir ailleurs ou tout au moins où on le trouve, et de suivre, en ce qui les concerne, ces grands exemples d'indulgence en leur faveur, qui ont été donnés à l'humanité.

Christ, dans Jérusalem, baisant Madeleine la pécheresse, au grand scandale des Pharisiens et des principaux du peuple.

Victor Hugo leur pardonne dans ces vers immortels et si connus :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe,  
Quisait-ous quel fardeau la pauvre âme succombel  
Cette fange, d'ailleurs, contient l'eau pure encore,  
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière  
Et redevienne perle en sa splendeur première  
Et suffit, et c'est ainsi que tout remonte au jour,  
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

Georges Aubert.

### CÉLÉBRITÉS LYONNAISES

PROFILS AU FUSAIN

#### M. BURDEAU

M. Burdeau est Lyonnais par sa naissance, par l'amour profond qu'il porte à notre cité.

Et pourtant il est peu connu parmi nous. Les hasards de sa position universitaire ne l'ont jamais ramené dans sa ville natale, et sa famille n'est pas une des plus connues de notre ville.

Il n'y a pas encore trente-cinq ans que M. Burdeau est né entre nos deux fleuves. Il a fait ses études au Lycée ; il en sortit premier prix d'honneur en rhétorique. La plupart des carrières libérales lui étant fermées par son peu de fortune, il entra résolument dans l'Université, cette porte par où ont passé nos plus éminents littérateurs, et, au mois d'août 1870, il était admis à l'École normale supérieure.

Avec son succès, car sa brillante admission en était un, il apprit les premières défaites de nos armes, puis les désastres qui les suivirent.

Burdeau n'hésite pas ; il s'engage, fait toute la campagne avec l'armée du Nord, se fait remarquer par son audace de sang-froid et reçoit, après une blessure douloureuse, la croix de la Légion d'honneur.

Burdeau avait alors vingt ans ! Quelques mois plus tard, il quittait l'uniforme, rentrait à l'école et en sortait trois ans après comme agrégé de philosophie.

Depuis, il a partagé son temps entre ses études philosophiques et les questions sociales par lesquelles il se préparait à son rôle de politique et d'homme d'Etat. Chez le professeur, aussi bien que chez l'orateur, on retrouve les qualités du soldat.

La philosophie éloignée des abstractions est, avant tout, une philosophie de bon

sens et ses élèves sortent, d'après de lui, la raison mûrie pour les luttes de la vie, le cœur plein d'enthousiasme pour ce qui est juste et pour ce qui est vrai.

Dans sa chaire de professeur comme à la tribune du conférencier, sa phrase est nerveuse, hardie, brusque ; la parole est nette, un peu saccadée, et son accent sincère.

Je me souviens de la première fois où je l'entendis en public. La figure, surmontée de cheveux bruns, éclairée bien en face par un reflet de lampe, se détachait sur le fond noir de la salle.

Les yeux puissants, clairs, francs, lui saient.

L'expression générale de la physionomie était l'énergie et la décision qui s'accommodait fort de sa barbe épaisse et noire.

Je l'ai revu souvent depuis, et j'ai toujours ressenti la même impression.

Le buste ne fait que l'accentuer. Les épaules, la poitrine, larges, repoussent l'habit aristocratique, qui se tord en plis chétifs sur ce buste d'athlète fait pour la redingote du tribun. Burdeau est à l'étroit devant la petite table du conférencier. Il aime les mouvements et les gestes larges. Il lui faut la tribune antique, qui seule permettait à l'orateur toute cette partie de l'éloquence que nous ignorons presque : l'action.

Sous le calme apparent et malgré le sang-froid de Burdeau bat un cœur ardent et aux affections solides. Au lendemain de la mort de Gambetta, comme il entrainait en classe pour faire son cours, il ne put commencer. Les larmes jaillissaient de ses yeux, et brusquement il s'épancha, devant tous, son attachement violent, son amour vrai. Il tint là, pendant deux heures, ses élèves haletants et horriblement émus.

Ce fut, quoique ignoré, le plus bel éloge funèbre du chef de la Défense nationale.

Comme homme privé, M. Burdeau ne nous appartient pas ; mais ceux qui le connaissent d'un peu près, et qui n'ignorent point les tristesses qu'il a subies, savent que sa grandeur d'âme, je le dis plus, son héroïsme ne l'a point abandonné.

M. Burdeau a les défauts de ses qualités. C'est un bel éloge, s'il n'a que ceux-là. Son esprit droit, qui ne veut s'arrêter qu'au vrai et au juste, s'irrite de la contradiction irréfléchie et rejette les précautions et les faux-fuyants. J'ai entendu parfois des jeunes gens qui le trouvaient trop rigide, cassant, disons le mot, autoritaire, j'en ai vu qui ne l'aimaient pas, tous l'estimaient et subissaient son ascendant.

Le voilà député. Il va émettre au grand jour ses idées et ses réformes.

Elles se résument en un seul mot, qui est sa devise : l'Égalité.

Oui, l'Égalité, non pas l'égalité sociale, cette chimère des utopistes et des rêveurs, mais l'égalité des obstacles devant les capacités. Il veut le pouvoir au plus capable, la possibilité pour tous d'arriver au lycée et par là aux positions libérales qui font la classe dirigeante ; il veut enfin l'abolition des monopoles qui ruinent la France au profit de quelques particuliers et de nos ennemis.

Puisse-t-il obtenir quelques-unes de ces réformes ? Nous l'accompagnerons de nos vœux dans la discussion de ces questions économiques et financières.

Il exercera bientôt, nous n'en doutons pas, un ascendant considérable sur la nouvelle Chambre. Avant un an, sans doute, il sera sous-secrétaire d'Etat, avant deux, ministre.

Tous les vrais Français s'en réjouiront, parce qu'il a la science, la profondeur des connaissances, la largeur des vues de l'homme d'Etat, le patriotisme ardent et l'éloquence qui entraîne tout, même les adversaires, parce qu'elle vient du cœur,

de la droiture des intentions et de la pensée vraie.

Il sera un des orateurs les plus connus et les plus aimés, parce qu'il réalise au plus haut degré la définition de l'antique et rude Romain : « *L'orateur est un homme de bien habile à parler* »

Léo RIP.

### Silhouette Artistique

MERCIER

Le masque est long, fin, mat, troué d'un diable d'œil Noir, sérieux, tantôt fixe, tantôt mobile ; On ne se souvient pas que les gens, même en deuil, Voyant Mercier, se soient jamais fait de la bile.

Une belle-maman mourut. — Pris du cercueil Son genre avait versé des pleurs. — Esprit débile ! Il l'enterra, puis vint ouvrir l'artiste habile, Et, de retour chez lui, gai, dansa sur le seuil.

Voulez-vous rire ? Allez entendre cet organe. Le bossu chabonais vous offre — Dieu me damne ! Presqu'un do naturel — Ah ! quel comique extra !

On ne fabrique plus des gaillards de sa trempe ; Rien alors on trouve, en dehors de sa trempe, Des merciers... qui n'ont, et le fil de celui-là.

G. Dumoraize.

### PORTRAITS AU PASTEL

#### JEANNE PRINTEMPS

Est-ce à ses joues roses et nacrées qui font songer à un beau jour de printemps ? Ou est-ce tout prosaïquement au magasin où elle a passé les plus belles années de son existence, que Jeanne doit son surnom ?

Je ne saurais le dire. Ce que je puis vous apprendre, si vous ne le savez pas, c'est que cette fille est une créature étrange, libellule aux ailes diaphanes, qui vole affolée et légère d'un roseau à l'autre, et rase le miroir pur et limpide du grand lac d'amour, sans jamais effleurer de ses pattes légères l'eau bleutée et frissonnante où se reflètent, tremblantes, les vapeurs nuageuses d'un ciel printanier.

Ce n'est pas la courtisane qui traîne effrontément à la poussière des grands chemins le satin mate de sa jupe et regarde provocante, approuvant d'un coup d'éventail la provocation muette que lui envoie l'œil enflammé d'un monsieur, sur le gilet duquel brille une chaîne ornée de pierrieres ; ce n'est pas la traînée élégante du boulevard, qui passe rapide avec des déhanchements corrompus et des coiffures grivoises ; ce n'est pas non plus la précieuse raffinée qui laisse deviner dans les molles attractions du sourire lent le désir fou d'une liaison prochaine, c'est Jeanne Printemps, simplement, qui, à la légèreté frivole et musarde de la fauvette, joint la langueur et la mollesse amoureuse de la mésange ; c'est, à proprement parler, le caprice revêtu du masque trompeur des tendresses inassouvies.

Charmante, elle est adorée de tous. Lorsque, toute frémissante à la fin d'un souper galant, ses grands yeux brillent de tout le champagne qu'elle a bu, elle laisse échapper, du velours cramoisi de ses lèvres entr'ouvertes, les refrains joyeux qui semblent prendre, en passant entre les perles éclatantes de sa bouche, les trilles langoureux dont ils sont agrémentés, les conversations les plus animées expirent comme un feu qu'on étouffe lentement, et des poitrines oppressées s'échappent des sourires admiratifs.

Lorsque, les cheveux déroulés sur les épaules demi-nues, les joues empourprées par l'animation de la causerie, arrondissant son bras potelé et strié de veines vigarement bleues, elle fumée délicatement une cigarette et lance la fumée grise à travers les facons désemparés, les couteaux et les miettes éparées qui jonchent la nappe, les regards se dirigent vers elle, et tous les convives semblent possédés du désir d'effleurer une seconde le satin rose de ses lèvres.

Sa voix douce, musicale, à les inflexions suaves qui charment et font rêver, et, dans le demi-jour des rideaux de Smyrne à peine entrebaillés,

revêtu d'une matinée de dentelles, les yeux à demi-fermés, le cou renflé jusqu'au menton, lorsque les propos vont s'allanguissant et que d'un bout à l'autre du mignon petit boudoir, capitonné de bleu pâle, les phrases douces paraissent voler à travers les mille bibelots accrochés et les meubles en désordre, on croirait une vierge honnête, tant son air est pudique, tant ses gestes sont empreints d'une réserve ingénue.

Jeanne naquit à Lyon, il y a vingt-deux ans à peine. Triste jeunesse que la sienne, ses parents étaient pauvres. La gamine grandit au milieu des privations de toutes sortes. Mais, à défaut de mieux, elle avait des caresses. De bonnes caresses, bien chaudes, ces baisers que connaissent seules les mères qui, en fait de gourmandises, n'ont que cela à donner à leurs enfants.

A quatorze ans, on la mit en apprentissage dans un magasin de confections. Il y avait deux ans de cela lorsque son père tomba malade. Pendant trois mois elle dut, sa journée faite, veiller le malade jusqu'au milieu de la nuit; sa mère venait alors la reprendre. Souvent la pauvre femme, pour permettre à sa fille de se reposer davantage avançait d'une heure ou deux le réveil le matin qui servait de pendule, et, lorsque Jeanne, voyant l'aiguille marquer minuit, suivant ce qui avait été convenu, la réveillait; elle ne se doutait guère qu'elle n'avait dormi que trois heures, au plus, et que minuit était encore loin de sonner.

A cette vie, on s'use vite; la pauvre vieille s'alita à son tour.

On était en hiver, il venait dur et neigeait fort; au dehors, s'entendaient les sifflements de l'ère bise, et les gros flocons blancs tournoyaient sur le fond du ciel gris, s'accrochaient partout, s'amoncèrent au-dessus des portes, aux appuis des croisées. On entendait vaguement parler de rivières gelées, de trains arrêtés par la neige, d'éboulements, les cochers vêtus de leurs grosses houppelandes, le col retroussé sur les oreilles, les gants fourrés aux mains, juraient plus que de coutume, et, de loin en loin s'apercevaient les échoppes noires des marchandes de marrons avec leurs envolées de fumée bleue, leur brasier rose s'allumant dans la brume. Il faisait un froid de loup.

Et cependant il n'y avait guère de feu dans cette chambre du quatrième; dans la grande cheminée, on entendait la voix cavernueuse des autans; chaque haillon semblait frissonner dans son coin, et, sur les petites vitres verdâtres, l'hiver avait tracé ses capricieuses arabesques.

Au sein de cet intérieur, dans cette chambre froide et nue, triste tableau: Jeanne, éplorée, présentait un bol de tisane à sa mère tirant sur ses bras décharnés un vieil édreton dépenaillé; à côté s'étendait le lit du père; la gorge sèche, de temps à autre il demandait « à boire ». Et pas un sou! les derniers avaient servi le matin: il ne fallait pas songer au crédit, les pauvres n'en ont guère.

C'est alors que, devant ces vieillards qui agonisaient et que, faute d'argent, elle ne pouvait soulager, elle se souvint des offres du petit brun qui depuis deux grands mois la suivait au sortir du magasin; plusieurs fois déjà il l'avait abordée; un jour même, plus hardi que de coutume, en lui offrant un bouquet, il y avait joint une lettre, elle s'en souvint à cette heure de cette lettre où il disait: « J'ai tout ce que vous voudrez, l'auréole ». Il ne parlait pas d'argent! des cadeaux sans doute. Jamais elle n'oserait lui dire brutalement: « C'est de l'argent qu'il me faut. » Puis peut-être l'avait-il oubliée? voilà vingt jours qu'elle n'allait plus à l'atelier.

Toutes ces pensées se heurtaient dans son cerveau malade, miné par la fatigue et la souffrance.

— J'ai faim! murmura le père. Elle s'est prise la tête entre les poings, puis, soudain, sentant le feu de sa poitrine la brûler plus fort et lui montrer ce que doit souffrir son père, elle devient hardie.

— J'irai, dit-elle.

C'est six heures du soir, la sortie des ateliers; le va-et-vient des passants la coudoie. Des hommes la regardent en face, elle sent, par moments, des haleines chaudes qui lui effleurent le cou. Tout Lyon, la rue avec sa boue, ses clartés crues, ses roulements de voitures, semble vouloir la prendre et la jeter au ruisseau.

Elle arrive devant son magasin. Il est là, le

petit brun, il l'attend sans doute? Mais si c'était une autre qu'il est venu chercher? Non, il l'a aperçu, il accourt!.....

Et voilà comment est tombée celle qui, maintenant, en amour, s'appelle Jeanne Printemps.

Le petit avait bon cœur, son argent passa à soulager les parents de Jeanne. Ce fut lui qui, pendant la maladie des vieux, subvint à tous les frais.

Le père est mort, la mère l'a suivi de près dans la tombe; ils sont partis tous deux laissant leur bénédiction à celle qui les avait soignés avec tant de dévouement. Cette bénédiction lui aurait-elle porté malheur?

C'est impossible!

Elle est devenue, il est vrai, une courtisane. On a eu l'imprudence de la conduire chez Matossi; cette visite l'a perdue. Elle a vu une foule de belles petites qui riaient à belles dents, sans se faire de la bile et dont les bras étaient ornés de diamants.

Elle a eu un remords, elle était trop sage.

Elle est devenue ce qu'elles sont toutes. Un jour viendra cependant, où il lui sera tenu compte de ce qu'elle a fait: je crois en la Providence.

Ces lignes ne sont pas une apologie; mais la chute de cette femme rompt avec la monotonie des chutes du demi-monde. Il semble singulier de rencontrer parmi tant de courtisanes qui même pour la première fois se vendent, une fille qui se sacrifie.

Elle aurait pu, me direz-vous, secourir ses parents, en jetant l'amour qu'elle a porté à un amant à la tête de quelque beau garçon robuste, simple, et devenir la femme de quel'un au lieu d'être celle de tout le monde.

Elle ne l'a point deviné ou point voulu. C'est folie. Sa tête joliette perdra quelque matin ses couleurs si fraîches encore, son front pâli par les nuits voluptueuses sera un jour creusé par les rides du temps. Vieille... qui se souviendra d'elle? Qui, dans le sacrifice de l'enfant, ira chercher l'atténuation des fautes de la femme?

Jeanne est folle, gaie, sautillante, elle ne voit pas l'hiver, elle a vingt-deux ans. Elle s'abuse! Les années de débauche comptent double.

Paul de Chandieu.

## Une Histoire épouvantable

Ce sera en 1900, s'écria Jacques. Non! c'était en 1900, puisque l'usage est, je ne sais pourquoi, de raconter les histoires au passé. Après tout, imaginons que j'écris ces lignes en 1910 et qu'il y a dix ans que l'aventure eut lieu. Cette hypothèse n'est pas plus invraisemblable que beaucoup d'autres.

Donc, c'était en 1900. La peine de mort n'avait pas encore été abolie en France, mais il y avait une quinzaine d'années, pour le moins, qu'on n'y avait exécuté personne. Alors, pourquoi l'avoir gardée? — Les Prudhommes disaient à cela que c'était une terreur salutaire à laisser planer sur les criminels, comme si ceux-là étaient assez simples pour s'émouvoir d'un châtement purement platonique!

Enfin, la peine de mort existait toujours, dans les lois au moins, et la France possédait un bourreau. Ce bourreau, nommé Jolicœur, était un gentleman accompli, qui n'avait gardé de sa profession que l'habitude de porter des chaussures rouges dans des escarpins vernis. Un élégant, d'ailleurs, un muscadin presque, un peu plus un gommeux, très aimé des blanchisseuses de son quartier, et ayant eu des succès de l'autre côté de l'eau, qu'il pouvait d'ailleurs traverser sans danger de se noyer.

A quoi, me direz-vous, passait son temps ce bourreau honoraire? — Mais, d'abord, à élever

des cocus en chambre dans son quartier, et puis à perfectionner sa petite machine; car il est remarquable qu'on perfectionne d'autant plus la guillotine qu'on s'en sert moins. Elle sera parfaite quand on l'aura supprimée, et alors ce sera vraiment dommage de faire disparaître une perfection de ce monde, qui en compte si peu. Seulement, Jolicœur avait travaillé son outil à un point de vue très particulier. Assez longtemps, pensait-il, on s'était exclusivement occupé des commodités du patient, et il était temps de penser à celles de l'exécuteur. Tout avait été fait pour transformer la décapitation en un sorbet sur le cou, tandis que rien n'avait été tenté pour l'amusement et l'économie du propriétaire du meuble. Aussi Jolicœur avait creusé la question. Le transport du bois de justice, par exemple, était une vraie ruine. Il avait cherché de ce côté, et, finalement, il avait accouché d'un petit appareil en palissandre, très coupant et très portatif, si portatif qu'on pouvait le mettre dans un sac de voyage, où il ne tenait pas plus de place qu'un nécessaire de toilette. Non, vrai! c'était devenu un vrai bijou, facile à suivre en voyage et d'un usage tout à fait agréable. Jolicœur en avait présenté le modèle à l'Institut, et en avait reçu une médaille de philanthropie.

×

Jolicœur achevait un jour une tête de veau à l'huile, quand un pli cacheté de rouge lui vint du ministère de la justice. C'était tout simplement l'ordre de se rendre à Carcassonne, pour y décapiter un nommé Thomas, qui avait tué sa bonne, sous prétexte que celle-ci faisait danser l'anse du panier. Pourquoi diable les foudres, depuis si longtemps éteintes de la justice, s'étaient-elles rallumées pour accabler le pauvre Thomas? Je vais vous le dire. Le crime manquait absolument de pittoresque et de détails horribles. Il était si bourgeois et si bêtement accompli, que les jurés en avaient été écœurés. Tous s'étaient dit: cet homme nous embête avec son forfait de quatre sous! Son avocat l'avait à peine défendu, n'ayant rien à tirer d'affreux de cette mauvaise action sans relief. Plus souvent qu'on aurait accordé des circonstances atténuantes à cet animal, dont les atrocités étaient nulles, et qui n'avait rien d'amusant dans son vice! Thomas s'était bien pourvu en cassation et en grâce; mais à la cour, comme à la présidence, on avait éprouvé un dégoût frisant le dédain pour cet assassin sans physionomie. — « Voilà un bon exemple à faire, avait dit M. le ministre de la justice. Ça apprendra à ces messieurs à être un peu plus drôles dorénavant. »

Jolicœur fut assez ennuyé de ce départ, qui contrecarrait un rendez-vous d'amour. Néanmoins, le plaisir d'employer, pour la première fois, sa petite guillotine de poche, contrebalaça bien vite sa mauvaise humeur. Il serra le joujou à têtes dans le sac de voyage, et partit en fiacre pour la gare d'Orléans, ayant l'air du premier voyageur venu.

×

A peine était-il installé dans un coin de son wagon de première, ayant d'ailleurs posé dans le filet son homicide colis, qu'une jeune dame entra, dont une voilette épaisse couvrait le visage. Et puis, le sifflet donna le signal, laissant la nouvelle venue en train d'installer sa valise, une petite valise légère, au-dessus de sa tête.

Les n'étaient que deux dans le compartiment.

Jolicœur en profita pour faire le galant. Il ne voyait pas les traits de sa compagne, mais il avait pu s'assurer que sa taille était charmante, qu'elle avait un pied de duchesse et une petite main blanche, dont chaque geste semblait l'envolée d'un pigeon; au demeurant, une créature tentante sous l'anonymat de sa coiffure, sentant les

parfums les plus suaves et bien faite pour tourner la tête d'un bourreau galant.

On causa. On se fit, bien entendu, un tas de mensonges. Le voyage était long; il fut abrégé par mille intimités charmantes. Ah! ma foi! Jolicœur ne pensait guère à Thomas, et il eût voulu que Carcassonne fût à l'autre bout du monde!

On y arrivait cependant. Le sentimental exécuteur était à bout. Il avait perdu la tête. On cria aux portières: « Carcassonne! Carcassonne!... » La dame y descendait comme lui. Elle daigna lui donner son adresse et un rendez-vous pour le lendemain matin. Fou de joie, il avait bondi, son petit bagage à la main, et s'était perdu dans la foule, plein de rêves incandescents et voluptueux. Le rendez-vous était pour huit heures. Il fallait que Thomas, ce malencontreux Thomas, fût bâclé avant.

La grande place de Carcassonne regorgeait de spectateurs. Toutes les chaises de l'église avaient été louées au curé. A six heures sonnant, Thomas arrivait, toujours abreuvé de mépris par l'humanité. Il n'est pas jusqu'à l'ecclésiastique qui devait l'assister qui, lorsqu'il avait voulu se confesser, ne l'eût écouté avec distraction et n'eût semblé lui dire:

— Peuh! un péché de cinquante-sixième ordre! Du purgatoire, tout au plus!

Jolicœur attendait, fiévreux, son paquet à la main. Il n'avait pas un moment à perdre pour dépêcher son client et courir aux pieds de sa belle. Thomas, résigné, s'était mis à genoux sur une dalle que les gendarmes lui avaient indiquée. Alors, Jolicœur ouvrit le sac de voyage et pâlit horriblement.

Ses mains, trop précipitées, en avaient tiré, au lieu de son outil de travail, une jolie chemise de femme en soie bleu-clair et quelques appareils familiaux de toilette, entre autres un charmant clyso à bout d'ambre.

Malheur! trois fois malheur! Par une distraction inexplicable, en sautant de chemin de fer, il avait emporté la valise de sa voisine et lui avait laissé la sienne.

Cependant, à la vue de ces engins de mort inattendus, la foule avait poussé un hurrah d'étonnement, et Thomas avait jeté les hauts cris.

— Je ne veux pas de votre lavement empoisonné, cria-t-il! j'ai droit à la décapitation. Le codé est formel. C'est ma tête seule que vous devez frapper! Vous avez le droit de me tuer, mais pas de me déshonorer en me donnant publiquement ce vénérable clystère!

Et la foule prenait visiblement parti pour lui. La position de Jolicœur devenait intolérable. Heureusement que c'était un homme de résolution. Il remit brusquement les causes du désarroi public dans le sac et, fendant la presse, il se sauva à toutes jambes, pendant que Thomas pinçait un rigodon de délivrance avec les gendarmes, qui crevaient de rire à se mouiller leurs bottes.

A travers rues, ruelles, boulevards, chaussées, promenades, Jolicœur courait, courait, poursuivi par le tumulte des chiens et des polissons. Il avait atteint la demeure de sa bien-aimée et, par un brusque mouvement, il avait disparu dans la maison, dépitant toutes les traces. Un instant après, il frappait délicatement à la porte de la chambre de sa délicieuse compagne de voyage... Mais rien ne lui répondait.

Alors il ouvrit timidement la porte, comme font les amoureux qui espèrent trouver leur maîtresse endormie.

Mais un spectacle horrible l'attendait.

Sur une table, sa petite guillotine était dressée, et, à côté, une tête de femme était posée, si délicatement coupée, qu'elle semblait sourire encore,

tandis que le corps, demeuré assis sur une chaise paraissait attendre tranquillement qu'on le raccommoât. La scène était malheureusement la plus facile du monde à reconstituer. Elle aussi, la dame, en ouvrant sa valise, avait eu une surprise, mais y trouvant quelque chose qui lui avait paru être un délicieux nécessaire de toilette, et prenant en particulier la lunette de la guillotine pour un miroir, elle s'en était si fort approchée qu'elle y avait passé la tête... et, crac! le ressort mystérieux avait joué. La tête avait roulé.

Jolicœur était à la fois confondu de la beauté de sa découverte et vivement embarrassé de ce cadavre,

Mais la Providence veillait sur lui.

Ayant fouillé les poches de la morte anonyme pour tâcher d'y trouver les traces de son identité, il y avait découvert les preuves du plus horrible forfait. Cette femme avait empoisonné toute sa famille pour en hériter et avait fait mourir son mari en lui enfonçant des épingles à cheveu dans le cœur pendant son sommeil. Jolicœur fit, sur place, une petite instruction et prit le parti d'écrire à son ministre la vérité.

Celui-ci fit un rapport au président de la République qui, frappé du caractère providentiel de cette histoire, dans laquelle un quasi-innocent avait été miraculeusement sauvé et une grande coupable, non soupçonnée, punie, proposa aux Chambres de charger désormais la nature ou Dieu, au choix des croyances, du soin de supprimer de ce monde les gens indignes d'y vivre. Et voilà comment la peine de mort fut abolie en France, cette année-là. Mais Jolicœur n'a pas été épuré pour cela. Il est bourreau à la suite et porte encore des chaussettes couleur cerise. Les Prudhommes sont convaincus que la suppression de son traitement au budget porterait un coup terrible à la moralité publique. Dans une vingtaine d'années seulement, on ne lui donnera peut-être pas de successeur à sa mort.

Armand Silvestre.

## LE RIRE

Moqueur comme le chant des merles,  
Montrant les fines dents d'émile,  
Eclatantes comme des perles  
Entre deux lèvres de corail.

Il tombe en folles cascades,  
Raille, diabolique et joyeux,  
Vottigeant entre les dentelles  
Et faisant miroiter les yeux.

Plein de ces promesses muettes,  
Précédant l'acquis abandon,  
Il met d'adagables cascades  
Dans les plus roses au menton.

Il est coquet, coquet ce rire;  
On sent les douceurs qu'il prédit;  
On comprend ce qu'il ne peut dire,  
Et l'on désire ce qu'il dit.

Asmodée.

## ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

O Cupidon! Encore des tiennes!  
La grassouillette Hébé, Louise la Grosse, qui versait avec tant de grâce aux faunes moqueurs la liqueur de Gaminus, noyait ses yeux dans des larmes de dépit en voyant hier, au temple Berthou, l'élu de son cœur conter fleurette à une adorable prêtresse de Melpomène.

### Feuilleton du LYON S'AMUSE

## THALIE

Par PAUL DUMAS

— Votre mari, s'écria-t-il, n'est qu'un grand adolescent. Il subit encore sa première poussée de jeunesse. Il n'a jamais vécu. Il a voulu châtier son corps, comme un Chartreux. Il s'est ficelé sur ces bouquins de droit, il s'est rivé à sa mère, il s'est claustré avec rage. Et quand ses desirs de jeune homme stupidement contenus ont protesté trop haut, affolé, il s'est attrapé à vous; il s'est marié! Il vous a prise, cet imbécile, pour sa sauvegarde!... Pardon, Juliette, pardon pour mes gros mots... Mais qu'arrive-t-il aujourd'hui? C'est que ces desirs lui restent, à ce chaste, plus violents, plus après que jamais, aiguës par dix ans d'attente vaine, exaspérés par l'incomplète satisfaction que vous avez pu leur donner, pauvre et pure jeune femme! Certes, ceux qui ont abusé du plaisir sont incapables d'aimer jamais. Mais, — je le dis à la honte de mon sexe et de ce temps-ci, — nous autres hommes, nous n'aimons bien, nous n'aimons solidement, longtemps, qu'après avoir fait l'expérience du plaisir... Voyez: pour penser à l'aise et sagement, on ne doit certes pas avoir le ventre gorgé; mais il ne faut pas non plus l'avoir trop creux. De même pour bien aimer: nous devons donner, par avance, une menue nourriture à la bête qui est en chacun de nous — et qui, hélas! a bien sa part dans chacun de nos amours, — nous devons apaiser sa première

faim de luxe si nous ne voulons pas que, plus tard, exaspérée, cette coquille de bête brute ne nous laisse le temps d'aimer. Emile n'a pas compris cela. Il a passé sa jeunesse comme un sage: il passera peut-être sa maturité et sa vieillesse comme un fou!

Juliette atterrée par l'audition terrible de ces paroles dites d'une voix vibrante que soulevaient des remous de colère — restait silencieuse, immobile, les yeux grands ouverts, sans regard, comme en un rêve.

— Mais relisez donc cette lettre! continuait Pierre Vexan. Relisez donc cette lettre! Ne sentez-vous pas toute la violence des tentations qui l'obsèdent, toute la furie de ses desirs, dans chacune de ces lignes où il fait, malgré lui, retour à ces sujets dont d'autres, à son âge, parlent en blasés: le plaisir! Lisez: il demande, pour en repaire son imagination inassouvie, des histoires détaillées de débauches; il tend, en désespéré, ses bras vers ce paradis de la grande vie dont, hélas! il voudrait mieux qu'il fût déjà sorti! La femme l'attire, le captive, le fascine, — ou plutôt ce n'est pas la femme. Ce qu'il voudrait éprouver, à son tour, c'est cette sorte vanité qu'on ressent de posséder les femmes qui se vendent; ce qu'il voudrait avoir, c'est la chair de ces femmes. Ah! elle se venge aujourd'hui de ses délaissements passés, cette chair des marchandes d'amour, des savantes en amour brutal!...

Juliette releva la tête. Ses yeux étaient secs, et son regard avait pris une expression dure et farouche.

— Telle est donc la science de ces savantes, dit-elle, mordant ses mots au passage, — qu'elle s'impose à chacun de vous! Ainsi elles sont des êtres nécessaires, ces bêtes dont la chair se détaille et se partage?

— Hélas! oui, elles sont devenues nécessaires. En ce temps de moisissure sociale, elles sont les reines adulées. A notre monde hâté, dévoré de fièvre, vieilli, blasé sur tout ce qui est bon,

solide et profond, elles donnent ce qu'il demande: de rapides satisfactions sensuelles, des jouissances raffinées et inouïes. A ce monde entiché de clinquant il faut des femmes de clinquant, lui offrant le clinquant de l'amour. Heureux les rares d'entre nous qui sont tombés dans leurs sortites, tout jeunes, à l'âge où la recherche de l'idéal nous trouble encore assez pour nous servir de sauvegarde et nous donner le salutaire écoulement de toutes ces choses!...

Il y eut un long silence.

Puis, pris d'un grand élan de commisération pour cette innocente dont il étendait ainsi brusquement et imprudemment l'horizon, le noircissant de turpitudes humaines ignorées d'elle jusque-là, Pierre vint se jeter tout près, presque à ses genoux; et, tandis qu'elle restait sombre et les lèvres exsangues serrées:

— Je suis cruel, n'est-ce pas, bien cruel?... J'ai voulu pourtant que vous sussiez tout... Nous connaissez le mal d'Emile... Nous cherchons ensemble le remède... Je veux que vous soyez heureuse...

Entre ses dents entrechoquées, elle répondit d'une voix ironique et brève:

— Oui, nous chercherons le remède... Vous m'avez dit le mal... Merci, docteur.

Tout son corps tressaillait agité de longs frissons nerveux.

Elle restait plongée dans une incessante méditation.

Pierre se taisait... Subitement, le visage de Juliette s'éclaira sous l'impression joyeuse d'une résolution prise enfin.

III

Quand Pierre fut parti, Juliette vite regarda l'heure.

Son mari ne reviendrait pas de sitôt...

Elle avait le temps.

En hâte, elle prit un chapeau et descendit l'escalier d'un trait.

L'air de la rue épaissi d'un brouillard intense sembla l'envelopper d'une subite hésitation.

Où allait-elle?... Pourquoi faire?... Que voulait-elle?

Les bacs de gaz s'allumaient, perçait de leurs pâles, le crépuscule brumeux. De même, ses projets, dans la vague de son cerveau, se firent peu à peu lumineux et certains.

Son idée devint fixe. Reconquérir Emile. Coûte que coûte!

Et puisque ces femmes avaient seules le secret des attractions invincibles, elle irait à leur école apprendre leurs dégoûtantes corvées! Pas un instant la pensée ne lui vint de détester son mari pour toutes ces hontes qu'il aimait. Elle avait seulement, en elle, les remords inouïs de l'en avoir privé. Désormais elle lui donnerait tout. Il voulait un corps de femme apte, non à la maternité vulgaire, mais aux voluptés qui d'ordinaire s'achètent; elle lui livrerait, avec l'impudeur désirée, ce corps bientôt savant!

Quels étaient donc ces secrets de la volupté?

Et, marchant devant elle, au hasard, s'arrêtant parfois aux femmes qui passaient chaudement voilées et enveloppées de fourrures, les suivant d'un long regard, comme pour lire sur elles les détails de la science cherchée, Juliette devisait, dans le secret de son cœur. De multiples pensées la surexcitaient, la poussaient en avant, hâtaient sa course incertaine; sans doute, avant tout, l'ardent et héroïque désir de se dévouer, corps et âme, au bonheur de son Emile; mais peut-être aussi l'étrange mystérieuse de son but et son charme inavoué; car ne faut-il pas tenir compte que l'égoïsme prend inévitablement sa part des plus belles actions humaines et y laisse toujours, hélas! — effacée peut-être, à peine visible, — la trace de son passage? Nous sommes ainsi faits!

Quels étaient donc ces secrets de la volupté?

Un amour intense comme l'était le sien, — passion absorbante, capable de tous les sacrifices, oublieuse de tous les dégoûts, s'attisant sans cesse au souvenir ou à la contemplation de l'être aimé, — n'était-il donc pas capable de découvrir, sans le secours de personne, par le seul effort de son instinct, ces raffinements puissants?

Ne donnait-elle donc pas le meilleur des baisers, lorsque, le soir, presque nue, au pied du grand lit découvert, elle tendait ses lèvres fraîches aux lèvres du jeune homme et les gardait longtemps unies? N'était-ce donc pas un plaisir extrême que se serrer, s'enlacer, s'étouffer dans les draps chauds et bons, pleins d'infatigables baisers et de caressants murmures? Ne pouvait-elle donc pas affirmer, à bon droit, qu'elle donnait la suprême volupté, dans ces moments où l'homme aimé se pâmait en de délicieuses fatigues et desserrait l'étreinte de ses bras alangui? Et ne la lui laissait-elle pas entière cette volupté, peu soucieuse d'en garder sa part, de la connaître même, — car elle en était encore ignorante — satisfaite seulement de s'endormir bien près de lui?

Ayant longé toute la rue de l'Hôtel-de-Ville, elle s'arrêta un instant.

— Où vais-je?...

Une brasserie s'éclairait, montrant sur sa porte, une fille, — enseignes vivante. Juliette sentit son cœur battre bien vite et bien fort, à l'idée que lui vint alors d'entrer là-dedans toute seule.

Plus d'une fois, le soir, en passant, elle avait furtivement aperçu, derrière les rideaux de mous-seline voilant à demi les bacchanales de ces sortes de lieux, des silhouettes humaines se rapprocher en de publics baisers, tandis que des éclats de voix joyeux et de cliquetis de verres sortaient, par bouffées, des portes battantes...

(A suivre.)

Séchez vos pleurs, gente damoiselle, car votre boudoir capitoné de roses, et plein de senteurs enivrantes, n'est pas fait pour déesse solitaire.

Table listing names and amounts: Les courses de 1885. Cette année, les prix gagnés dans les courses plates, à l'exception des courses anglaises, par les propriétaires de chevaux, produisent une assez jolie somme à en juger par le tableau suivant:

Puis viennent, avec moins de 100.000 fr. MM. de la Charme, le baron de Rothschild, le comte de Berteux, le baron de Nexon et une foule d'autres.

Décidément, ce métier est assez agréable à exercer, à condition toutefois que la chance se mette de la partie.

Maintenant je le crois, car j'ai vu, de mes propres yeux, j'ai vu les militaires flirter avec les bonnes, et les bonnes flirter avec les militaires!

Jeanne de l'Est, qui vient d'endosser au café Egyptien le traditionnel tablier, blanc neige, tourne toujours ses regards vers la caserne!

Pends toi, brave Combat! On a vaincu sans toi! La taverne de l'Est chasse Hébé pour donner faveur à Ganymède!

Faunes et sylvestres rieurs, qui, mollement couchés regardiez d'un œil languoureux verser l'hydromel à la ronde par leurs mignonnes mains, quel sera votre réveil!

Allez, suivez dans leur retraite pleine de dignité vos intéressantes sacochières! Après tout, on n'abandonne pas ses amis dans le malheur.

Dame Fonfon, d'agréable mémoire, voltige, hélas! trop lourde abeille, de fleur en fleur! Nul ne peut lui donner assez de suc, brillant d'or au soleil, pour fixer son vol!

Rappelez-vous d'ailleurs le proverbe que votre aïeul vous a sièrement répété: Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Une nouvelle étonnante circulait hier à Lyon. La régie va vendre de bons cigares. Fumeurs, avant que vous réjouir, demandez à voir, car il y a beau temps déjà qu'on nous fait cette promesse et en attendant, on continue à nous vendre, sous le nom de purs Havanes, des morceaux de paille qui sont horribles.

Enfin, si la nouvelle est vraie, nous aurons vite oublié les mauvais cigares qu'on nous fait fumer depuis si longtemps.

Cette semaine, nos vertueuses édiles ont eu à se prononcer sur le vœu Combat, tendant à la suppression des filles de brasserie (j'appelle un chat, un chat).

To be, or not to be, that is the question! Elles seront! Mais voici le clou de l'histoire.

Sodome et Gomorhe furent brûlés par le feu du Ciel pour n'avoir pu trouver seules justes dans leur sein. Nos gracieuses Hébé ont eu plus de bonheur.

Ce qui les sauve du balayage Combat, c'est que la majorité d'entre elles apportés dans leur service la plus scrupuleuse honnêteté!

Ainsi, en a décidé le conseil dans sa sagesse olympienne. O Édipe! Édipe! viens à notre secours!

Un accident, qui aurait pu avoir de fâcheuses conséquences, est arrivé ces jours derniers à M<sup>me</sup> Annette Bassin, qui est fort malheureusement tombée dans son escalier.

Cette chute a été heureusement sans gravité. Plus de peur que de mal, dame Annette en a été pour quelques légères contusions.

Lucie la Folle, qui a brillé jadis d'un si vif éclat au firmament demi-mondain, est en ce moment à Lons-le-Saunier, où elle file le parfait amour.

Dame, il est encore des jours heureux quand on sait les prendre. Et pourquoi pas? L'appartement qu'elle habitait cours Morand, est occupé aujourd'hui par Maria l'Auvergnate et Lucie l'Espagnole.

Est-ce un vœu? Jenny l'Anglaise ne quitte plus sa robe à carreaux blancs et noirs, qui jadis faisait, il est vrai, les délices des amateurs d'originales couleurs.

Mais cette robe est d'un monde où les choses ont le pire destin: Et robe elle a vécu plus que vivent les roses Plus longtemps qu'un matin.

en un petit bien qu'ils faisaient valoir. Claude fut pris par la conscription et partit après avoir échangé avec Jeanne le serment de se rester fidèles et de s'attendre. En 1868, Claude mourait à Philippeville.

Qu'il s'endorme à jamais sur un lit d'hôpital, qu'il soit tué à l'ennemi, le soldat qui meurt au service a donné sa vie à la France. Dès que la funèbre nouvelle parvint à Verneuil, Jeanne Despresle courut chez les vieillards, qui pleuraient leur fils: «Puisque je devais l'épouser, aujourd'hui je suis sa veuve; c'est pourquoi je suis votre fille, et je ne vous quitterai plus.» Renversant les rôles, elle adopta le père et la mère de son fiancé. Depuis dix-huit ans, malgré bien des sollicitations rien ne l'a détournée de sa tâche filiale. Elle reste pieusement attachée à un souvenir, et elle a réellement remplacé celui qui n'est plus.

Maniant le boyau, conduisant la charrue, elle cultive le lopin de terre où «les vieux» trouvent leur subsistance et elle les a préservés de la misère. Le père Pagnon est mort il y a dix-huit mois; sa veuve affaiblie, en proie à un lupus vorax qui lui rongea la face, n'a d'autre soutien, d'autre garde-malade que Jeanne Despresle. Parfois la pauvre vieille s'inquiète et pleure: «Que deviendrais-je si tu t'en allais?» — Jeanne répond: «Ce n'est pas à craindre, puisque j'étais la promise de Claude!» Au cours de l'année, Jeanne fait, chez les voisins trente ou quarante journées de lessive, et gagne ainsi une quarantaine de francs qui suffisent à son entretien. Les attestations sont unanimes à certifier sa moralité. En décembre un prix de 1,500 francs à Jeanne Despresle, l'Académie récompense tant d'abnégation et peut-être a-t-elle voulu couronner — c'est le mot consacré — a-t-elle voulu couronner le phénix de Métastase.

Que nos belles infidèles méditent cet exemple d'une fidélité de plus de quarante ans.

Nous apprenons qu'Emma Bella est de retour dans nos murs, arrivant d'Aix-les-Bains.

Mais on nous dit qu'elle reste enfermée dans un nid délicieux.

Nous ne savons cependant comment faire concorder ce dédain de se montrer avec la pénurie, suite des deux ou trois cents louis, emportés au jeu par les chevaux-légers, post equitem sedet abra cura, qui l'obligea à laisser en gare, à Aix, malles et bijoux.

Seul, il signor Plutus a le secret. Si vous le voulez, allez le chercher à Chambéry.

La petite Antoinette est devenue une patineuse émérite. Songez-donc, huit jours de leçon lui ont valu cette habileté qui lui permet de tracer sur le Rink, ces mille contours périlleux où tant d'autres perdraient la tête.

Mais là, comme en amour, bien fou qui voudrait la suivre.

On annonce le prochain départ de la duchesse de Bordeaux pour la Babylone moderne, comme disent les amateurs de vieux souvenirs.

Elle est invitée par de nombreux amis laissés là-bas à venir rehausser de sa présence les brillantes soirées du Club qu'elle avait abandonnées depuis quelques mois.

On a vu souvent un mari gêneur venant interrompre, sans en être prié, les rendez-vous de sa femme, mais ce qu'on n'avait jamais vu, c'est l'ami venant surprendre sa maîtresse dînant en compagnie de son mari.

Cette aventure est arrivée cependant à un personnage connu de notre ville.

Après avoir chassé toute la matinée dans la plaine de Décines, le malheureux rival de Sganarelle dînait en compagnie de son infidèle moitié dans un restaurant fort connu des disciples de St-Hubert, quand tout-à-coup survint l'ami de Madame.

La scène fut des plus comiques. Les mortels qui furent assez heureux pour en être témoins, en rient encore.

L'affaire aura vraisemblablement ses suites.

La toute gracieuse Berthe, si bien nommée l'Amazone, à cause de son grand amour pour le noble animal décrit par Buffon, éprouve le besoin de faire accomplir un petit voyage d'agrément à ses meubles.

C'est dans la maison même des Jacobins que vient se fixer l'intrépide écuyère.

On pendra prochainement la crémaillère.

La nuit tranquille replait ses voiles parsemés d'azur et d'étoiles, et fuyait devant l'aurore naissante, ce qui se levait souriant, promettant aux mortels des beaux jours, des plaisirs, des fêtes et des fleurs. Le doux soleil de Nice se levait sur la coquette cité, répandant partout ses chauds rayons.

Déjà la promenade des Anglais était sillonnée de nombreux flâneurs, aux visages heureux, venus pour assister au réveil de cette nature encore vivante.

Une âme seule paraissait étrangère à ces beautés, et semblait au contraire, poursuivie par de noirs fantômes et obsédée par de mauvais souvenirs.

Je m'approchais en observateur curieux, comme d'habitude d'ailleurs, quand tout-à-coup, je reconnus, devinez qui? — Jenny Pomponette. — Jugez de ma surprise bien plus grande encore, quand je sus qu'une chaîne dure et noire, ô déche maudite — la retenait là-bas, et que vainement Jenny s'était adressée à toutes ses amies pour la tirer de ce mauvais pas.

Parmi les patineuses assidues du Skating, et favorites de ce genre de sport. — Eh oui, de sport, vous m'entendez — on nous cite Marie des Chaises la jolie brune au profil athénien, au teint blanc, plus blanc que le lait, plus blanc que le marbre, plus blanc que la neige, mais moins blanc que le lys!

Vous soupirez, nymphe charmante? Pour un étranger, vous soupirez? Témoins ces bouquets — messagers des désirs — que vous lui faites parvenir. Qu'en pense Jock, qu'en dit Jenny? Dites à superbe Ida Tenor? Prix du bouquet: vingt-cinq francs.

La jolie brune dont les quenottes blanches et nacrées vont de temps à autre croquer une sandwiche au café Egyptien, a élu domicile place des Célestins.

La toute belle possède un boudoir que je ne saurais assez bien vous dépeindre.

Figurez-vous une chambre pleine de senteurs exquises, où le lit bas perdu parmi les draperies de peluche ressemble à un reposoir, où les pieds s'enfoncent dans les tapis, où se fanent des bouquets de violettes dans lesquelles tant de fois les lèvres se sont atardées et rassasiées de parfums.

Il est minuit, la suave brune aux grands cils bruns vient de rentrer. Sur la grande peau d'ours blanc qui sert de descente de lit, la robe est tombée et la chemise de batiste qui tiendrait dans une bonbonnière a glissé jusqu'aux talons laissant voir la courbe adorable du dos, les reins creusés de fossettes, la gorge qui s'arrondit, qui pointe et les ombres mystérieuses des cuisses...

Ah quel coup d'œil!... Un peintre en ferait un tableau capiteux qui se vendrait, je le gage, infiniment mieux qu'une assumption.

Désormais la place Tolozan deviendra un des centres les plus animés de notre ville, et MM. les négociants en soieries trouveront un lieu de rendez-vous, grâce au café-comptoir de la place Tholozan, dirigé par M. J. Millet.

NOS THÉÂTRES

Semaine creuse et pourtant bien remplie; la direction nous a fourni d'éblouissants spectacles, les artistes ont fait merveille; mais, d'une part, Hérodiasse est vivement attendu; d'autre part, les Pommes d'or sont impatiemment désirées. Tant que nous n'aurons pas eu ceci ou cela, et même les deux, nous ne serons qu'à demi-satisfait. Quand je dis nous, je parle du public, car, pour mon compte, je m'accommode très bien du répertoire courant. Ainsi, j'ai été voir Hamlet, et la réédition de Manoury m'a procuré des voluptés ineffables. J'ose affirmer que Faure ne lui est pas supérieur, et j'en ai même plus loin en soutenant mordicus que Manoury lui-même le pion quelquefois. Quelle voie délicieuse! quel sentiment exquis! quel art infini des nuances! On n'osait pas espérer que Berardi, dont l'organe tonitruant plaisait à la majorité, pût être remplacé de si tôt. Eh bien! il l'est, et avantageusement par cette autre belle voix mille fois plus caressante: les foudres qu'il nous a lancés s'éclipsent devant l'harmonieux éclat de ce tonnerre de velours, et Manoury, en effet, joint le charme à la puissance, la grâce à la force. Enfin, je ne connais pas, à l'heure présente, même parmi les plus fameux de Paris et de l'étranger, un baryton susceptible de lui être comparé. J'ai revu aussi les Comtes d'Offmann, et j'ai été très heureux d'y entendre le triaï Taillard, excellent de tous points. Encore un artiste, celui-là. Vous le verrez bientôt dans Catarella du Prê aux Clercs, et vous l'appréciez comme il le mérite. Aussi parfait comédien que chanteur distingué, il donnera quelque jour la mesure de ce qu'il sait faire, et, ma foi! c'est une lumière qui jusqu'ici a été sous le boisseau, involontairement, sans doute; la faute en est au répertoire, à des opéras favorables à ses camarades, non à lui. J'ai entendu, il y a sept ans, à Reims; il chantait Giralda. Il fallait voir cela. C'était perlé, je vous en réponds.

L'opéra-comique d'Adam a dû son succès à Taillard, et l'ombre de l'auteur du Chalet, du Postillon, de tant de jolies choses, a certainement tressailli d'aise en écoutant un pareil interprète.

Hérodiasse passera vers la fin de la semaine, avant les Pommes d'or, je crois.

Les Célestins ont repris Ruy-Blas, où Gerbert, Dumoraize, Dalbert, Jalabert se comportent bravement, en vaillants artistes qu'ils sont.

M<sup>me</sup> Délia serait bien si elle voulait prêter sa personnalité à la reine d'Espagne au lieu d'imiter Sarah Bernhardt. Cette manie d'imitation gêne les artistes, elle les dépouille de leurs qualités propres, et il est à remarquer, d'ailleurs, qu'on reproduit seulement les défauts des gens quand on les singe.

Hier, j'ai assisté à un spectacle bien intéressant. MM. Dalbert et Dumoraize ont institué, vous le savez, un cours de diction, de déclamation, de lecture à haute voix, qui a lieu chaque dimanche, de 8 h. 1/2 à 11 h. 1/2, au théâtre des Célestins. Je leur ai demandé la faveur d'une petite place à cette solennité dominicale, ils me l'ont gracieusement accordée. Certes, il faut l'avouer, je craignais de m'ennuyer beaucoup, je ne me faisais aucune idée de l'agréable façon dont la pâture littéraire et dramatique était offerte aux élèves, et cela m'a, au contraire, intéressé au plus haut point. Les professeurs ont trouvé le moyen d'amuser en instruisant; ce cours est admirablement composé, il y a des lycéens, des avocats, des hommes du monde, des institutrices, indépendamment d'une jeunesse studieuse, ardente, aspirant à des connaissances scéniques dont ils profiteront plus tard en qualité d'artistes.

Le travail est divisé de manière à intéresser tout le monde. Molière, Racine, Corneille sont lus, analysés, commentés par les professeurs qui ensuite exercent les élèves desquels on exige un parler juste, une tenue convenable, une gestulation sobre et naturelle; on y fait des scènes d'ensemble, chacun récite son morceau, débite des monologues, sous les yeux vigilants des maîtres qui ne laissent rien dans l'ombre, redressent tout vice de parole, corrigent toute inflexion fautive ou douteuse, ajoutant sans cesse l'exemple au précepte. Bref, je ne regrette pas les trois heures que j'ai dépensées au cours de ces messieurs, et j'ai l'intime conviction que si l'on se doutait de son utilité, de son agrément, du complément d'instruction qu'on en peut tirer, le foyer du public où s'effectuent d'ordinaire ces jolies matinées ne suffirait pas à contenir la foule qui viendrait s'y presser. Au surplus, les élèves sont au nombre de trente, et il y a déjà vingt inscriptions nouvelles pour le second mois. Sur ce, ma tâche de chroniqueur étant accomplie, j'attends les événements, j'espère qu'ils seront splendides, et, dans ce doux espoir, je remets la suite au prochain numéro.

Gaston.

Ceux qui veulent les premiers numéros de LYON S'AMUSE pourront se les procurer en envoyant 20 cent en timbres poste par exemplaire, au Directeur, 2, rue d'Amboise, Lyon.

Comme il n'en reste qu'un très petit nombre prière à ceux qui les désire absolument d'envoyer leur demande au plus tôt.

A tout nouvel abonné, nous envoyons gratuitement ce qui a paru de notre feuille étonnante en cours de publication THALIE. L'ouvrage étonnant de notre collaborateur M. Paul Dumas.

Cette œuvre VÉRIDIQUE et palpitante d'intérêt dont l'intrigue se déroule dans notre ville et qui a pour héroïne actuellement une demoiselle grand courtisane, est appelée à avoir un grand retentissement.

SAINT-ETIENNE

Adresser toujours lettres et communications, pour ce qui concerne Saint-Etienne, à Raoul de Sauvigny, poète restant, Saint-Etienne. Entrepôt de Lyon s'amuse: M. Constantin libraire, rue de la Comédie.

ÉDEN-CONCERT

Adieux et départs, voilà ce que nous offre la direction de ce coquet établissement.

Commençons par les adieux, qui sont ceux de MM. Favart, Henri, Olschansky, équilibriste. Débuts des Ozella, acrobates de première force, qui nous auront déjà quittés au moment où paraîtra notre chronique. Débuts également de M. Castel, comique en tous genres, chante également en travesti. Cet artiste est excellent, c'est une bonne acquisition pour l'établissement. M. Villers est un baryton qui nous semble avoir beaucoup de bonne volonté; la voix n'est pas très forte, mais assez agréable; un seul défaut, trop de gestes. Nous conservons encore pour un mois l'excellente et délicate troupe Chiarini, dont les pantomimes sont très appréciées. Il n'y a toujours qu'à adresser des éloges à tous les artistes de cette troupe, sans oublier Marcelin, un pierrot très pchust. Au moment où paraîtra notre chronique, plusieurs adieux auront en lieu. D'abord ceux de Mmes Backès, Zélaord, Riarty et Cécile Rose; c'est sans trop de regrets que l'on voit partir ces artistes. Le couple Legray, qui doit finir le 6 décembre, sera infiniment plus regretté. Ces deux sympathiques artistes avaient réussi à gagner le public, qui leur faisait chaque soir une véritable ovation. Notre prochaine chronique contiendra tout du nouveau. Nous connaissons déjà quelques noms; nous en félicitons M. Bourardel.

PETITES NOUVELLES ARTISTIQUES

Que Mlle Backès emporte avec elle de superbes photographies, seul cadeau d'un ami qu'elle connaissait ici.

Que le départ de notre baryton Henri plonge dans le plus grand désespoir une admirable Hébé du Café-Neuf, la suave Berthe.

Que notre jeune comique Favart est attendu à Narbonne avec impatience par une genteste pestaculeuse de cette ville; nous connaissons quelqu'un qui est navré de cela.

Que notre comique Castel n'ira plus au Café-Neuf prendre son apéritif, l'établissement faisant payer à ses clients le papier dont ils se servent pour leurs correspondances.

Qu'enfin notre ami Marcelin, par son air distingué et ses bonnes manières, a inspiré une passion violente à une de nos horizontales, la délicate Pinchonet.

Dans notre prochain numéro nous consacrerons un article sur la direction et les artistes du Grand-Théâtre de Saint-Etienne.

CHRONIQUE MONDAINE

Une de nos plus élégantes mondanimes stéphanoises, la suave M. L., ayant demandé un Pleyel en souvenir, à un sien ami, a reçu de celui-ci — un de nos plus galants sportmen — un petit piano d'enfant, acheté pour la somme de 3 fr. 75, au bazar du Commerce. La belle enfant est furieuse; il y a bien de quoi.

Nous apprenons la création, dans notre ville, de deux sociétés, qui se nomment, d'une part: Les Age-nouillères-Club, société des dames, et l'autre: Le Garem-Club, cercle de nos jeunes gentlemen. Nous aurons l'occasion de reparler de ces réunions or-ginales, qui nous promettent sans doute de piquantes révélations.

Comme dernière nouvelle, nous apprenons que Louise P... — la petite baronne — vient d'acheter pour cinq à six cent francs de meubles.

Les appartements vont être d'un luxe!... Pâlissez, somptueuses demeures orientales aux riches ameublements.

On cause fort, dans le monde où l'on s'amuse, du grand train de maison que l'on tient chez Emma, de la rue des Deux-Amis.

Bonnes, soubrettes, valets de chambre, aucun service n'y manque.

Ce luxe serait, dit-on, la récompense d'une fidélité à toute épreuve.

Quant à la question de fidélité, il nous est permis d'en douter.

Nous commencerons la série de nos portraits à la plume par celui de M. G. Faure, régisseur et metteur en scène de l'Éden-Théâtre.

Raoul de Sauvigny.

NICE

Notre correspondant nous écrit: L'arrivée de nos étrangers s'effectue de la façon la plus satisfaisante, nos hôtels commencent à s'emplier, et nos coquettes villas se parent, à l'heure qu'il est, du luxe le plus étincelant. Les quelques jours de pluie que nous avons eu viennent de faire place à un temps magnifique. Nous jouissons, en outre, d'une température exquise.

Nombre de Lyonnais nous honorent de leur présence. Je signalerai à mes compatriotes de Lyon les arrivées suivantes: Favier et sa famille (hôtel Beau-Rivage), Louis et Victor Aves (Terminus-Hôtel), Robert (hôtel des Empereurs), André Bousquet et sa famille (hôtel Central), M<sup>me</sup> Louise

Spaz (hôtel Central), Louis Rogeat (hôtel des Négociants), René d'Arville (hôtel d'Interlaken), etc., etc.

Parlerai-je des distractions niçoises? Nombreuses, très nombreuses, comme tous les ans à l'approche de décembre, elles rivalisent toutes d'entrain et de gaieté. C'est d'abord le théâtre Italien qui tient l'affiche depuis une semaine par le succès de l'Africaine, se confirmant chaque jour davantage. La troupe de premier ordre présentée par M. Bolognini, nous aimons à le constater, est d'une rareté toute exceptionnelle. Aujourd'hui samedi, lettre C première représentation de Lindi di Chamonic, opéra en trois actes, de Donizetti, et du ballet la Devadaey, du chorégraphe Mompalais.

A samedi prochain, le compte rendu de cette première.

Le Casino municipal, sous l'intelligente direction Ballay, possède à son tour une troupe de comédie fort convenable et dont le répertoire moderne et varié en augmentant la valeur et le charme Successivement, il nous a été permis d'applaudir les Petites Godins, Froufrou et le Maître de Forges, débuts très difficiles, comme on voit, et où chaque artiste, dans la plénitude de son talent, a su se faire apprécier. Nos opinions de supériorité s'appliqueront à M<sup>lle</sup> Luzonna, une bonne enfant du pays, celle-là!

Le concert du Palmier est littéralement comble chaque soir.

Il y avait presque solennité, lundi, à ce coquet rendez-vous. Bourges et la famille Foucard faisaient leurs adieux au public niçois, qui tenait à couronner ce départ regretté par une manifestation éclatante. Ce qu'a été Bourges, point n'est besoin de le dire. Cet artiste, qu'on pourrait sur-nommer le Calémbrou à jet continu, a soulevé la salle par ses lazzi étourdissants où la finesse s'alliait au bon goût. Aussi remporte-t-il, avec la famille Foucard, les sympathies du public niçois.

Le roi des ventriloques, O'kill, fait florès, et Lucie Waïms est toujours aussi séduisante. Toutes ces attractions, jointes aux autres, participent à ne jamais laisser la coquette salle du Palmier se dés-semplir.

Le cirque Rancy débutera ici du 5 au 10 décembre. Nous l'attendons les bras ouverts. La troupe Amato est détestable.

La saison mondaine n'est, pour ainsi dire, pas commencée. Les échos galants ne nous apportent aucun incident, et la gent pschuteuse n'a point encore fait son apparition sur le turf niçois. Citons cependant la présence, dans notre cité, d'Emma Dunys, Marguerite Nurger, Marie Delannoy, Bianca, la gentille cascadeuse.

A bientôt d'intéressantes nouvelles

Léonce d'Arbois.

NOUVELLES ARTISTIQUES

Société des Amis des Arts de Lyon. — La commission exécutive de la Société des Amis des Arts a l'honneur d'informer MM. les artistes que les ouvrages destinés à figurer à l'Exposition seront reçus au secrétariat du Palais des Arts, du 1<sup>er</sup> au 15 décembre. Cette dernière date est le délai de rigueur.

M<sup>lle</sup> Bianca Sivori a fait sa rentrée au Grand-Théâtre après avoir quitté le théâtre de la Scala de Paris.

M. Paul Didier, le vieux père Gaspard que tout Lyon a connu il y a quelques années dans les Cioches de Coraeville et aussi dans d'autres créations, paraît tout heureux de se retrouver dans sa ville natale.

Au jour de nos moines en le voyant fumer sa pipe comme un vieux gon de Lyon chaque après-dîner à la brasserie du Tonneau.

Mademoiselle Duparc, la gracieuse chanteuse que tout Lyon a applaudie, il y a deux ans, au Casino, est en ce moment à Marseille. On nous annonce son engagement dans notre ville.

Mademoiselle Marguerite Baux, ex-fort chanteuse de notre première scène, chante l'Africaine, en ce moment, avec beaucoup de succès, au Grand-Théâtre de Bordeaux, en compagnie du ténor Lestellier.

On nous annonce, prochainement, au Grand-Théâtre, la reprise de Lakmé, et la première représentation d'Hérodiasse.

O. Fréville

CHARADE

Au déclin d'un beau jour, sur la verte fougère, Un rusé villageois, au fond de mon premier, Contait son doux martyre à la jeune Glycère, Ses serments dans les airs, ainsi que mon dernier, Se perdurent; mais hélas! l'Innocente bergère, De ses soupers trompeurs loin de se délier, Se rendit et l'ingrat ivre de mon entier, Des faveurs qu'il reçut dévoila le mystère.

ANAGRAMME

Partout où le soleil ne répand ses rayons. Et je suis et nous sommes. Chers devineurs, voyons Si l'on doit vous juger comme d'humbles hommes.

Le Sphinx.

SOLUTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT Charade... Entretien MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE

CI GA RE GA LAN TE RE TE NUB

Ont trouvé les solutions: Deux habités des Jacobins. — Un nain comou. — Maria P. — Deux inséparables. — Kiki et Coco. — Rigolotto. — Vain-pouf. — Cigrette. — Un lecteur. — Bloudeau II. Un amoureux de la grosse Jeanne.

PETITE CORRESPONDANCE

Un ami. Merci. — Henri Jacquier. Inutile d'envoyer manuscrit double, ou avez-vous vu cela? Utiliser nos poésies, merci. — G. Pétrus. Remercions sincèrement; mais pas assez intéressants, manque d'idées neuves. — Henri Gonvel. Merci. — Rui-lette. Envoyez renseignements. — Ferdinand G. N'interresseraient guère nos lecteurs. — Asmodée. Très bien, continuez. — F. Jeol y CHO. Oui, merci de vos bons souhaits. — Félix Boutevin. Très bien fait, mais trop long. — Ziv. Article trop personnel, envoyez petits échos. — C. M. Mercier, inséparables, mais écrivez en prose. — H. Jacquier. Bien, écrivez en prose, c'est préférable.

Le Gérant, Ph BÉRIEL

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 22

# GRANDE TAVERNE ANGLAISE

AUJOURD'HUI 19 NOVEMBRE

## OUVERTURE DU SERVICE A LA MATELOTTE

BAISSE DE PRIX SUR TOUTES LES CONSOMMATIONS

Huîtres, Escargots, Soupe au fromage, Jambon, Saucisses, Choucroute, etc.

LYON - 8, Rue du Bât-d'Argent, 8 - LYON

Les bonnes porteront le costume de la maison

### EN 12 LEÇONS

M. MULLER, 3, rue des Célestins, garantit (par une méthode dont il est l'inventeur), une très belle écriture.

M. MULLER est professeur d'anglais, d'allemand, d'espagnol et de Portugais, etc.

Lyon, 5, rue des Célestins, Lyon

### MALADIES SECRÈTES

Des deux sexes, récentes ou anciennes

Je mets au défi qui que ce soit d'affirmer comme moi la guérison certaine et radicale des syphilis les plus invétérées, sans mercure. Traitement spécial des maladies du cœur, foie, poulmon, anémie, névralgie, goutte, rhumatisme. Succès certain.

Docteur BAYART, de la Faculté de Paris, 3 fois diplômé. Se rend à domicile et traite par correspondance, 42, cours Morand, Lyon, de 11 h. à 3 h., gratis de 6 à 8 heures.

### CHOCOLATS & CACAOS

Supérieurs

# C<sup>IE</sup> D'ORIENT

P<sup>RE</sup> LORAS & C<sup>IE</sup>

5, r. Gentil, r. Neuve, 6

22 Variétés de bonbons chocolat pour cadeaux, desserts et soirées  
BOITES DE LUXE ET ARTISTIQUES

### TEINTURE INSTANTANÉE



Pour Cheveux et Barbe pour toutes les nuances, sans lavage ni préparation, trois fois renouvelé par le Jury médical.

GALLIN-MARTEL, chimiste-expert, rue Quatre Chapeaux, 16 et 17, à Lyon, chez tous les coiffeurs et parfumeurs.

Paroi franco contre 1 fr. 50. Le 1/2 flacon 6 fr. 50

EAU SUÉDOISE POUR BLONDIR LES CHEVEUX

### MAISON D'ACCOUCHEMENT



M<sup>ME</sup> JEANNIN

Sage-Femme Jurée

TIENT DES PENSIONNAIRES

SOINS ASSIDUS, DISCRETION

Consultations et Renseignements

PAR CORRESPONDANCE

3, Rue de la Platière, LYON

### CÉLÉBRITÉ PARISIENNE

M<sup>ME</sup> MARGUERITA

PRÉDIT L'AVENIR

Par les Cartes et la Main

AUSSI PAR CORRESPONDANCE

Reçoit de 8 h. du matin à 6 h. du soir

132, Rue Pierre-Corneille, au 1<sup>er</sup>

### FABRIQUE DE LINGERIE

GROS ET DÉTAIL

V<sup>VE</sup> MAZIRA

GROS ET DÉTAIL

19, Cours Gambetta - LYON - Cours Gambetta, 19

Articles de blanc, Troussesaux et Layettes, Mouchoirs de poche chollet et fantaisie, Broderies, Dentelles, Rubans, Velours

SPÉCIALITÉ DE BONNETS, COLS ET PARURES

COMMISSION - EXPORTATION

## A LA PETITE MIONNE

LYON - Rue Terme, 21 - LYON

SUCCURSALE : Rue de la Barre, 21

ANGLE DU QUAI DE L'HOPITAL

CHAPEAUX GARNIS

POUR DAMES

FILLETES ET GARÇONS

Depuis 3 fr. 60

Seule MAISON vendant au DÉTAIL le prix du GROS

FLEURS ET PLUMES

Arbustes pour Salons

COIFFURES POUR MARIÉES

FOURNITURES P<sup>RE</sup> DAMES

Place St-Vizier, rue Mercière toute la rue des Bouquetiers

Ancienne Maison

## MOUTH

Aujourd'hui et jours suivants

### GRANDE MISE EN VENTE

DE Confections, Costumes, Rotondes fourrées, Vêtements et dos de gris, Jupons, Robes de chambre, Matinées, Lainages, Nouveautés, Draperies, Flanelles, Tapis, Blanc, Toile, Rideaux, Services de table, Couvertures, Couvre-pieds, Châle des Indes, Français et tartans, Deuils, Soieries, Foulards, Fourrures, Parapluies, Articles de Paris, etc., etc.

OCCASIONS EXTRAORDINAIRES

TAPIS DE TABLE haute nouv., 1<sup>m</sup> 30 c., à 7.50

DRAP BOUCLÉ noir et coul., larg. 1<sup>m</sup> 40, à 2.75

FOYERS moquette Jacquard, larg. 0,35 sur 1<sup>m</sup> 55 à 7.50

COUVRE-PIEDS piqués ouatés, cachemire, à 5.50

BOUCLÉS nouveauté pour robes, à..... 1

REDINGOTES Drap nouv., pure laine, à... 12

JAQUETTES ASTRAKAN forme nouvelle, à 22

ALBUMS PHOTOGRAPHIQUES Affaires exceptionnelles

A tous nos rayons, une grande quantité de Coupes et Coupons seront vendus avec des différences de plus de 50 pour cent.

CORBEILLES DE MARIAGE

## M<sup>ME</sup> CLAUDIA

11, rue Cuvier, au 2<sup>me</sup>

Avenir par les cartes et la main

SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE

Renseignements sur les maladies

REÇUT TOUTS LES JOURS

11, rue Cuvier, 11, au 2<sup>me</sup>

LYON

SOIERIES & VELOURS

DÉTAIL PRIX DE FABRIQUE

SPÉCIALITÉ DE COUPONS

On se charge d'assortir toute étoffe de soie

CAZOT

Rue de la République, 63, à l'entresol

LYON

OPPRESSIONS

Catarrhes, bronchite chronique, vices du sang, guéris par l'Elixir végétal, le plus puissant des purgatifs et dépuratifs. Ordonné avec succès par les médecins.

Dépôt : Pharmacie MACARY, place Morand, 12

Le Flacon : 2 fr. 50

ÉTRENNES  
Le Cadeau le plus agréable à s'offrir c'est

L'Express-Graphic E. CRÉ

Joli appareil permettant de reproduire instantanément à l'encre noire indélébile tout écrit, dessin, musique, etc. Ainsi que les gravures des journaux illustrés. Lyon, 10, quai de l'Hôpital, entrée rue Thomassin, 53, au 2<sup>me</sup>.

ouverture du  
**COMPTOIR ET CAFÉ THOLOZAN**

Place Tholozan - Tenu par MILLET - Place Tholozan

ÉTABLISSEMENT TRÈS DISTINGUÉ ET RECOMMANDABLE

PLAT DU JOUR ET SERVICE A LA CARTE

Consommation de premier choix

# LAINES ET COTONS

A TRICOTER ET AU CROCHET

BONNETERIE, LAINE FANTAISIE, SPÉCIALITÉ D'ARTICLES AU CROCHET

DÉTAIL AU PRIX DU GROS

## A. ROYANÉ

DÉTAIL AU PRIX DU GROS

LYON - 1, Rue de la Préfecture, 1 - LYON

### FABRIQUE DE PAINS D'ÉPICES

BISCUITS DE REIMS ET PATISSERIES SÈCHES

BONS CONCOURS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE, NICE 1884

NINOT

LYON. - Rue d'Enghien, 20. - LYON

V. LACAPE & C<sup>IE</sup>

Seuls concessionnaires du

VINKINA ET DU CROQUET TROYES

Adresser les commandes à V. LACAPE, rue d'Égypte, 7

ASSOCIATION LYONNAISE POUR LE PLACEMENT D'EMPLOYÉS ET DOMESTIQUES DES DEUX SEXES

20, quai Saint-Antoine, 44, rue Mercière, 44



7, rue Constantine, 7  
4, rue Lanterne, 4

LYON. - Place des Célestins, 1, au 1<sup>er</sup>, rue de Savoie, 10

Une seule inscription suffit pour tous les bureaux. Les Maîtres sont servis promptement

VENTE ET ACHAT DE FONDS DE COMMERCE

### A L'IMMORTELLE

FABRIQUE

Fleurs et Couronnes Mortuaires

6 Rue Mercière, au 1<sup>er</sup>

Pres la place d'Albon

LYON

MAISON BROGIA

PERLES

IMMORTELLES

FLEURS D'ÉGLISE

MÉTAL, PORCELAINE

COURONNES DE PRIX

PLANTES DE SALON

GROS ET DÉTAIL

A L'IMMORTELLE

### CHAPELLERIE PRADE

N'achetez pas de 3.60 sans avoir vu ceux de la Chapellerie PRADE,

Quai Saint-Antoine, 20. A tout

Acheteur d'un 3.60, il est fait cadeau d'une jolie cravate. On est

prié de ne pas se tromper d'adresse.

CHAPEAU DE SOIE

7 FR. 60

### RIVIER SŒURS

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 80

ET Rue Centrale

43

LYON

Grand choix

DE

CHAPEAUX

COIFFURES

en toutes sortes

pour

Hommes, Dames et Enfants

PRIX EXCEPTIONNELS

GRANDE CHAPELLERIE

On demande des COURTIERS pour faire des Abonnements. Bonnes Remises. S'adresser au Bureau de vente du Journal, rue d'Amboise, 2